L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, LUNDI MATIN, 25 AOUT 1890. 63ème Année

Dufour & Bonnet.
Propriétaires Editeurs

Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
LUNDI, 25 AOUT 1890.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les prix suivants.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

L'AFRIQUE.

L'ACCORD ENTRE LA FRANCE ET L'ANGLETERRE.

Aimez-vous l'Afrique? On en a mis partout. L'ultimatum un peu brutal signifié par lord Salisbury au cabinet de Lisbonne, en janvier dernier, le retour de Stanley et sa marche triomphale savamment exploitée par les lanceurs de son ouvrage, le sauvetage, la réorganisation et le réengagement d'Emin-Pacha, l'explosion du traité de partage anglo-allemand du 1er juillet, les doléances de la colonie du Cap au sujet des sacrifices consentis au profit de l'Allemagne dans le N'gamiland, la crise ministérielle qui a substitué, comme chef du cabinet au Cap, à sir Gordon Sprigg, M. Cecil Rodes, c'est-à-dire l'âme de la grande compagnie du Zambèse, tous ces événements survenus coup sur coup suffisent à démontrer que c'est sur le sol du continent noir que se livre aujourd'hui l'une des grandes parties de la diplomatie européenne.

Des esprits chagrins diront peut-être que l'œuvre des chancelleries en cette matière ressemble un peu au fameux *motu proprio* d'Alexandre VI traçant hardiment à travers les mers et les continents du nouveau monde une ligne de démarcation fictive entre les possessions de Sa Majesté catholique et celles de Sa Majesté très fidèle. Il est constant que la plupart des potentats indigènes que concernent directement ces actes de partage seraient fort surpris s'ils apprenaient, tout à coup, sous les cocotiers ou les palmiers sous lesquels ils abritent leur tête crépue, que cinq ou six habits noirs réunis autour d'un tapis vert ont disposé sur un parchemin authentique de leurs territoires et de leurs tribus.

Toutefois, pour platoniques que soient, jusqu'à un certain point, ces répartitions, pour nouveau que soit, dans une certaine mesure, le principe du droit des gens qui s'affirme de la sorte, il est hors de doute—disons-nous dans le *Temps*—que ces négociations et ces accords amènent un progrès réel. L'Afrique, après avoir longtemps été *res nullius*, était en train de devenir *res omnium*. Des conflits pouvaient à chaque instant surgir entre des rivaux de nationalités diverses qui engageaient bon gré mal gré le pavillon de leurs pays respectifs. Il devenait urgent d'établir une sorte d'état juridique international dans ces parages lointains et, si nous osons ainsi dire, de rendre sensible à tout le monde qu'il y a une Europe, même en Afrique.

C'est là le caractère principal de l'œuvre délicate et difficile à laquelle la diplomatie de quelques-unes des plus grandes puissances occidentales s'est vouée depuis quelques mois. Une fois l'entreprise inaugurée, il fallait la continuer et la pousser jusqu'au bout sous peine d'en compromettre d'avance le succès. Dès l'instant que des instruments authentiques définissant, reconnaissant, consacrant certains droits au profit de certains Etats dans certaines régions, il était indispensable que les autres Etats intéressés obtinssent par la même voie soit une compensation pour l'abandon de certains privilèges, soit un redressement d'équilibre territorial.

Telle a été la genèse des négociations entre les cabinets de Londres et de Paris qui viennent d'aboutir à la signature d'un accord. D'une part, la France avait à faire état de la cession des droits que lui conférait à Zanzibar le traité de 1862, rajeuni et renouvelé en 1886. D'autre part, en s'adjugeant mutuellement de larges morceaux du continent noir, l'Angleterre et l'Allemagne ne pouvaient se dissimuler qu'elles adressaient par la même une invitation irrésistible à la France de venir prendre sa part légitime de ce banquet.

Lord Salisbury paraît avoir compris quels titres ces deux ordres de considérations donnaient au gouvernement de la République. La fermeté tempérée de souplesse dont M. Ribot a su faire preuve dans cette affaire a contribué à ouvrir les yeux au chef du Foreign Office.

L'opinion publique accueillera avec une satisfaction spéciale la partie qui a trait à Madagascar. Notre position dans cette belle île, la perle de l'Océan indien, est enfin mise en fait comme en droit au-dessus des atteintes de cette mauvaise humeur, sans doute radicalement impuissante, mais fonctionnant désagréable, de certaines ressortissants de l'Angleterre portée à confondre trop souvent, comme le prouvait hier encore une question de M. Samuel Smith à la Chambre des communes, les intérêts tout terrestres du négoce ou de la conquête avec ceux de la propagande religieuse.

Madagascar, si on le jetait seul dans la balance, ne ferait assurément pas si mauvaise figure à côté de Zanzibar. Il faut attendre la publication du texte même du traité pour porter en connaissance de cause un jugement sur la valeur relative des avantages acquis dans la région du lac Tchad et du Niger.

En tout état de cause, rien ne saurait enlever à M. Ribot le mérite d'avoir apporté une vue claire et systématique des intérêts de la France à la défense de ses droits dans ces parages lointains. On mesurera mieux la réalité des avantages remportés par le chef de notre diplomatie si l'on prend note du langage que lord Salisbury a cru devoir tenir au banquet du lord-maire pour faire agréer à un auditoire pourtant prévenu en sa faveur le traité qu'il vient de signer.

En exécutant des variations sur la prolongation indéfinie de l'occupation anglaise en Egypte, le premier ministre de Sa Majesté britannique savait fort bien qu'il ne pouvait nullement porter atteinte aux engagements publics solennels, réitérés de son gouvernement à ce sujet.

Lord Salisbury n'ignore pas non plus que nous que les dernières négociations ont porté sur des points spéciaux parmi lesquels ne figurait pas l'Egypte et que la situation de droit de la vallée du Nil est aujourd'hui ce qu'elle était hier.

Petit dictionnaire drolatique.

Mémoire.—Une boîte de conserves.

Mode.—Une reine que la Terreur elle-même ne put détrôner.

Recherche de la paternité.—L'octroi de l'amour.

Sceptique.—Croyant désabusé, revenu de tout, sans être allé nulle part.

Souvenir.—Le hoquet du passé.

Un monsieur prend un journal et donne une sièce de 50 *cents*:

La marchande.—Je n'ai pas de monnaie; vous passerez demain en passant.

Le monsieur.—Et si je venais à être écrasé?

La marchande, pensant à ses deux *cents*.—Oh! la perte ne serait pas bien grande.

Tête du monsieur.

En cours d'assises.

L'accusé.—Oui, monsieur le président, je n'ai commis le vol qui m'est reproché, que sur l'instigation de mon médecin.

Le président.—Vous voulez dire que, s'étant livré sur vous à des expériences d'hypnotisme, il vous aurait suggéré le crime?

—Je ne sais pas! Mais ce qui est certain, c'est qu'il me conseillait de prendre quelque chose avant de me coucher!

Fleur et parfum; croquis du *Journal amusant*, pris au marché de la Madeleine:

Une jeune femme achète une plante en pot.

—C'est singulier, cette fleur a une odeur d'ail.

—Ce n'est pas la fleur, dit la marchande, c'est moi!

FEUILLETON.

SACRIFIÉE!

GRAND ROMAN INÉDIT.

—PAR—

PIERRE SALES.

QUATRIÈME PARTIE.

(*Suite.*)

Et je cherchai loyalement cette femme. Ma situation devenait assez belle chez M. Herbelin, il m'avait confié sa caisse: j'aurais pu faire un mariage avantageux; mais une fille, appartenant à une famille bourgeoise, convenablement dotée, n'aurait jamais consenti à ce que j'attendais d'elle; du moins, je le croyais. Et je pensai bien faire en fixant mon choix sur une institutrice qui gagnait très péniblement de quoi ne pas mourir de faim.

Ce fut le malheur de ma vie.

Vous entrez à peine dans l'existence, mes lecteurs: défiez-vous de ces hypocrites coquettes dont les jolies lèvres ne connaissent que le mensonge, qui savent tout promettre pour obtenir ce qu'elles ambitionnent et qui marchent sourdement à leur but, écartant tout ce qui peut les arrêter.

Et c'est alors que mon pauvre neveu, mon enfant fut écarté avant même mon mariage. Cette misérable femme avait commencé par me promettre tout ce que je désirais; elle avait poussé l'hypocrisie jusqu'à aller avec moi, en province, embrasser le cher petit.

Puis, peu à peu, elle me démontra l'impossibilité de le prendre avec nous, de le traiter sur le même pied que les enfants que nous aurions: elle parlait même des devoirs d'un père envers sa famille, elle invoquait le bon sens. Il fallait être bon, disait-elle, mais on n'avait pas le droit de sacrifier l'avenir...

Et je me laissai prendre à toutes ces méchantes raisons, uniquement basées sur l'égoïsme. Je l'aimais, follement, sottement: je n'avais plus de volonté devant elle.

Hélas! quelle abominable désillusion quand elle fut ma femme!

Ce qu'elle avait cherché en moi, c'était une situation, une vie facile, la possibilité de jouer à la grande dame.

Toutes ces choses, je ne les ai bien comprises que plus tard. Elle faisait accepter tout, calmait mes colères par un sourire, arrêtait, par une caresse, les reproches sur mes lèvres; elle m'aveuglait, en un mot.

Dans la journée, seul à mon bureau, je pouvais réfléchir, prendre des résolutions de me montrer plus ferme; en quelques minutes, le soir, elle effaçait tout cela. J'étais un enfant, un jouet entre ses mains.

Elle m'avait promis les joies de la famille, des enfantes; et elle se refusait à devenir mère,—je vais vous donner la un détail monstrueux,—elle se refusait à devenir mère, parce qu'elle avait peur de voir sa taille se déformer. Quant à mon neveu, elle ne voulait plus entendre parler de lui et commençait même à trouver qu'il nous coûtait bien cher.

Cela dura des années: j'étais un mari faible, peut-être ridicule, et, cependant, je l'avoue, à ma honte, j'étais heureux, l'amour de cette femme perverse emplissait ma vie. Elle avait étouffé en moi les sentiments rigoureusement honnêtes; oui, j'étais heureux de l'existence mauvaise qu'elle nous faisait mener.

Le temps vint, cependant, où je me trouvai dans l'impossibilité de satisfaire à tous les caprices de ma femme. Tant qu'il ne s'était agi que de toilettes, de plaisirs, de fêtes, j'avais pu y suffire. Quand mes appointements étaient trop tôt mangés, je faisais, la nuit, des besognes supplémentaires; il m'arrivait même de tenter à la Bourse, quelques opérations qui réussissaient généralement; j'étais entré dans la mauvaise voie.

Ma femme fut prise enfin de la folie, ou, du moins, je crus qu'elle était prise de la folie des bijoux: je ne soupçonnai même pas le piège abominable qu'on me tendait

Et pour offrir des diamants à cette malheureuse, je volai....

Oui, je volai! Moi!.... moi!....

L'ancien caissier se cacha le visage dans les mains, et pendant quelques minutes, les deux amis, aussi émus que lui, l'entendirent sangloter.

Puis, le visage encore couvert de larmes, il reprit:

—Vous étiez jeune, monsieur Labadié, mais vous devez vous souvenir de ce vol qui causa un effroyable scandale!

—Oui, dit Jérôme.

—Comment ne devinai-je pas alors la vérité? Il fallait être aveugle pour ne pas remarquer cette coïncidence insensée: le vol commis un soir; et, le lendemain, l'examen de ma caisse demandé subitement par M. Herbelin, qui ne vérifiait habituellement mes livres que tous les semestres.

—Que voulez-vous dire? s'écria Jérôme tout inquiet.

—Ceci: c'est que j'ai été victime d'une abominable combinaison! Je n'ai pas compris alors; et, au cours du procès, j'ai eu la naïveté d'écrire une lettre à ma femme, pour la supplier de me pardonner le déshonneur que j'avais fait sur notre nom, car j'étais assez sot, assez aveugle pour m'imaginer qu'elle garderait notre nom, qu'après ces cruels événements elle deviendrait enfin la mère de mon neveu.... Imbécile! je gênais tout bonnement ma femme et son amant....

—Son amant! balbutia Jérôme, qui pressentait la vérité.

—Eh! oui, son amant, M. Herbelin...

—Etes vous bien sûr?...

—Je n'y ai que trop réfléchi pendant ma longue captivité; j'ai revu ma vie, je me suis rappelé une foule d'incidents qui ne peuvent me laisser aucun doute. Je gênais ma femme; et, grâce à la complicité de M. Herbelin, elle s'est débarrassée de moi.... Et c'est cette pensée qui m'a le plus cruellement fait souffrir dans ma prison!

J'ai voulu douter, j'ai essayé de défendre ma femme contre mes soupçons.

Non! non! Ils étaient bien coupables tous les deux.

Et jamais un mot de cette femme, jamais un souvenir!

Tout d'abord, comme on apportait quelques douceurs à ma situation, comme je recevais de l'argent, je crus que ma femme avait pitié de moi, et je lui en étais reconnaissant!.... Imbécile!.... C'est d'une personne inconnue que me venaient ces bontés! Une personne étrangère, dont on a toujours refusé de me dire le nom, faisait ce que ma femme ne songeait sans doute même pas à faire.

Et je n'eus plus de ses nouvelles qu'au moment où la loi du divorce lui permit d'élever entre nous une barrière infranchissable! Elle prenait ses précautions pour être bien complètement débarrassée de moi le jour où l'on me rendrait la liberté.

Franchement, messieurs, suis-je le misérable qu'on a dit?

—Certes, s'écria Harry, vous avez été bien plus un malheureux qu'un coupable! Et, maintenant, je vais vous dire...

Jérôme interrompit vivement son ami.

—Attends encore!

Puis, s'adressant à l'ancien caissier:

—Monsieur, votre histoire, que nous croyons vraie à peu près sur tous les points, nous a profondément émus. Et la Providence a si bien dirigé les choses que vous venez de la dire aux deux personnes qui peuvent vous être le plus utiles en ce monde, aux deux personnes qui sont le plus disposées à vous pardonner une heure d'oubli; vous me comprendrez tout à l'heure.... Mais veuillez d'abord nous faire connaître quelles sont vos intentions pour l'avenir?

—Mes intentions! Je suis seul juge, monsieur!....

—Peut-être pas; ne nourrissez-vous pas quelque projet de vengeance?

—N'en aurais-je pas le droit? répliqua Sandrac avec un terrible geste.

—Sans doute; mais enfin, parlez-nous franchement comme si nous étions de vieux amis pour vous; je vous jure que dans votre cruelle situation, vous ne pouvez pas avoir de meilleurs amis que nous! Quelles sont vos intentions?

Sandrac réfléchit quelques secondes; puis, d'une voix grave:

—Je veux d'abord savoir ce qu'est devenu mon neveu, mon enfant, ce qu'on a fait pour lui! Depuis ce matin, mon cœur, qui était altéré de vengeance, s'est amolli; et, au milieu de vous, j'ai senti diminuer ma rancune. Ma femme aurait-elle recherché son épouvantable conduite à mon égard en élevant mon enfant, qui doit être un homme aujourd'hui.... Ou bien, l'a-t-elle abandonné?.... Pourriez-vous, interrogea-t-il en tremblant, m'aider à le retrouver?....

IV

PAUVRE MÈRE!

Cette fois, ce fut Harry qui répondit.

—Il se pourrait, monsieur, que nous puissions vous y aider....

—Vous sauriez ce qu'il est devenu? interrogea le caissier avec une émotion inexprimable. Ah! dites-moi bien vite qu'il a porté son nom mieux que moi, que c'est un honnête homme enfin!

—Si c'est celui que nous croyons, déclara Jérôme en souriant, vous aurez le droit d'être fier de lui.

—Merci, grand Dieu! Mais, hélas! s'il est tel que vous le dites, il rougira de moi, il me repoussera....

—Non, non, dit Harry, les larmes aux yeux. Mais, que lui diriez-vous, si vous vous trouviez en face de lui?

—Je lui apprendrais la vérité, courageusement je implorerais de lui mon pardon.... Et après lui avoir remis cette enveloppe qui contient les dernières volontés de sa mère, j'aurais la force de disparaître, pour ne pas gêner son avenir.....s'il l'ordonnait!

—Les dernières volontés de ma mère! s'écria Harry en s'emparant de l'enveloppe. Ma pauvre mère!....

..Votre mère, monsieur!

—Ah! mon oncle, vous qui, sans la fatalité, m'auriez servi de père, ne craignez pas de revoir votre enfant, car il vous aime et vous respecte comme vous le méritez!

En même temps, il se précipitait vers lui les bras tendus.

Et c'est alors que mon pauvre neveu, mon enfant fut écarté avant même mon mariage. Cette misérable femme avait commencé par me promettre tout ce que je désirais; elle avait poussé l'hypocrisie jusqu'à aller avec moi, en province, embrasser le cher petit.

Puis, peu à peu, elle me démontra l'impossibilité de le prendre avec nous, de le traiter sur le même pied que les enfants que nous aurions: elle parlait même des devoirs d'un père envers sa famille, elle invoquait le bon sens. Il fallait être bon, disait-elle, mais on n'avait pas le droit de sacrifier l'avenir...

Et je me laissai prendre à toutes ces méchantes raisons, uniquement basées sur l'égoïsme. Je l'aimais, follement, sottement: je n'avais plus de volonté devant elle.

Hélas! quelle abominable désillusion quand elle fut ma femme!

Ce qu'elle avait cherché en moi, c'était une situation, une vie facile, la possibilité de jouer à la grande dame.

Toutes ces choses, je ne les ai bien comprises que plus tard. Elle faisait accepter tout, calmait mes colères par un sourire, arrêtait, par une caresse, les reproches sur mes lèvres; elle m'aveuglait, en un mot.

Dans la journée, seul à mon bureau, je pouvais réfléchir, prendre des résolutions de me montrer plus ferme; en quelques minutes, le soir, elle effaçait tout cela. J'étais un enfant, un jouet entre ses mains.

Elle m'avait promis les joies de la famille, des enfantes; et elle se refusait à devenir mère,—je vais vous donner la un détail monstrueux,—elle se refusait à devenir mère, parce qu'elle avait peur de voir sa taille se déformer. Quant à mon neveu, elle ne voulait plus entendre parler de lui et commençait même à trouver qu'il nous coûtait bien cher.

Cela dura des années: j'étais un mari faible, peut-être ridicule, et, cependant, je l'avoue, à ma honte, j'étais heureux, l'amour de cette femme perverse emplissait ma vie. Elle avait étouffé en moi les sentiments rigoureusement honnêtes; oui, j'étais heureux de l'existence mauvaise qu'elle nous faisait mener.

Le temps vint, cependant, où je me trouvai dans l'impossibilité de satisfaire à tous les caprices de ma femme. Tant qu'il ne s'était agi que de toilettes, de plaisirs, de fêtes, j'avais pu y suffire. Quand mes appointements étaient trop tôt mangés, je faisais, la nuit, des besognes supplémentaires; il m'arrivait même de tenter à la Bourse, quelques opérations qui réussissaient généralement; j'étais entré dans la mauvaise voie.

Ma femme fut prise enfin de la folie, ou, du moins, je crus qu'elle était prise de la folie des bijoux: je ne soupçonnai même pas le piège abominable qu'on me tendait

Et pour offrir des diamants à cette malheureuse, je volai....

Oui, je volai! Moi!.... moi!....

L'ancien caissier se cacha le visage dans les mains, et pendant quelques minutes, les deux amis, aussi émus que lui, l'entendirent sangloter.

Puis, le visage encore couvert de larmes, il reprit:

—Vous étiez jeune, monsieur Labadié, mais vous devez vous souvenir de ce vol qui causa un effroyable scandale!

—Oui, dit Jérôme.

—Comment ne devinai-je pas alors la vérité? Il fallait être aveugle pour ne pas remarquer cette coïncidence insensée: le vol commis un soir; et, le lendemain, l'examen de ma caisse demandé subitement par M. Herbelin, qui ne vérifiait habituellement mes livres que tous les semestres.

—Que voulez-vous dire? s'écria Jérôme tout inquiet.

—Ceci: c'est que j'ai été victime d'une abominable combinaison! Je n'ai pas compris alors; et, au cours du procès, j'ai eu la naïveté d'écrire une lettre à ma femme, pour la supplier de me pardonner le déshonneur que j'avais fait sur notre nom, car j'étais assez sot, assez aveugle pour m'imaginer qu'elle garderait notre nom, qu'après ces cruels événements elle deviendrait enfin la mère de mon neveu.... Imbécile! je gênais tout bonnement ma femme et son amant....

—Son amant! balbutia Jérôme, qui pressentait la vérité.

—Eh! oui, son amant, M. Herbelin...

—Etes vous bien sûr?...

—Je n'y ai que trop réfléchi pendant ma longue captivité; j'ai revu ma vie, je me suis rappelé une foule d'incidents qui ne peuvent me laisser aucun doute. Je gênais ma femme; et, grâce à la complicité de M. Herbelin, elle s'est débarrassée de moi.... Et c'est cette pensée qui m'a le plus cruellement fait souffrir dans ma prison!

J'ai voulu douter, j'ai essayé de défendre ma femme contre mes soupçons.

Non! non! Ils étaient bien coupables tous les deux.

Et jamais un mot de cette femme, jamais un souvenir!

Tout d'abord, comme on apportait quelques douceurs à ma situation, comme je recevais de l'argent, je crus que ma femme avait pitié de moi, et je lui en étais reconnaissant!.... Imbécile!.... C'est d'une personne inconnue que me venaient ces bontés! Une personne étrangère, dont on a toujours refusé de me dire le nom, faisait ce que ma femme ne songeait sans doute même pas à faire.

Et je n'eus plus de ses nouvelles qu'au moment où la loi du divorce lui permit d'élever entre nous une barrière infranchissable! Elle prenait ses précautions pour être bien complètement débarrassée de moi le jour où l'on me rendrait la liberté.

Franchement, messieurs, suis-je le misérable qu'on a dit?

—Certes, s'écria Harry, vous avez été bien plus un malheureux qu'un coupable! Et, maintenant, je vais vous dire...

Jérôme interrompit vivement son ami.

—Attends encore!

Puis, s'adressant à l'ancien caissier:

—Monsieur, votre histoire, que nous croyons vraie à peu près sur tous les points, nous a profondément émus. Et la Providence a si bien dirigé les choses que vous venez de la dire aux deux personnes qui peuvent vous être le plus utiles en ce monde, aux deux personnes qui sont le plus disposées à vous pardonner une heure d'oubli; vous me comprendrez tout à l'heure.... Mais veuillez d'abord nous faire connaître quelles sont vos intentions pour l'avenir?

—Mes intentions! Je suis seul juge, monsieur!....

—Peut-être pas; ne nourrissez-vous pas quelque projet de vengeance?

—N'en aurais-je pas le droit? répliqua Sandrac avec un terrible geste.

—Sans doute; mais enfin, parlez-nous franchement comme si nous étions de vieux amis pour vous; je vous jure que dans votre cruelle situation, vous ne pouvez pas avoir de meilleurs amis que nous! Quelles sont vos intentions?

Sandrac réfléchit quelques secondes; puis, d'une voix grave:

—Je veux d'abord savoir ce qu'est devenu mon neveu, mon enfant, ce qu'on a fait pour lui! Depuis ce matin, mon cœur, qui était altéré de vengeance, s'est amolli; et, au milieu de vous, j'ai senti diminuer ma rancune. Ma femme aurait-elle recherché son épouvantable conduite à mon égard en élevant mon enfant, qui doit être un homme aujourd'hui.... Ou bien, l'a-t-elle abandonné?.... Pourriez-vous, interrogea-t-il en tremblant, m'aider à le retrouver?....

IV

PAUVRE MÈRE!

Cette fois, ce fut Harry qui répondit.

—Il se pourrait, monsieur, que nous puissions vous y aider....

—Vous sauriez ce qu'il est devenu? interrogea le caissier avec une émotion inexprimable. Ah! dites-moi bien vite qu'il a porté son nom mieux que moi, que c'est un honnête homme enfin!

—Si c'est celui que nous croyons, déclara Jérôme en souriant, vous aurez le droit d'être fier de lui.

—Merci, grand Dieu! Mais, hélas! s'il est tel que vous le dites, il rougira de moi, il me repoussera....

—Non, non, dit Harry, les larmes aux yeux. Mais, que lui diriez-vous, si vous vous trouviez en face de lui?

—Je lui apprendrais la vérité, courageusement je implorerais de lui mon pardon.... Et après lui avoir remis cette enveloppe qui contient les dernières volontés de sa mère, j'aurais la force de disparaître, pour ne pas gêner son avenir.....s'il l'ordonnait!

—Les dernières volontés de ma mère! s'écria Harry en s'emparant de l'enveloppe. Ma pauvre mère!....

..Votre mère, monsieur!

—Ah! mon oncle, vous qui, sans la fatalité, m'auriez servi de père, ne craignez pas de revoir votre enfant, car il vous aime et vous respecte comme vous le méritez!

Et c'est alors que mon pauvre neveu, mon enfant fut écarté avant même mon mariage. Cette misérable femme avait commencé par me promettre tout ce que je désirais; elle avait poussé l'hypocrisie jusqu'à aller avec moi, en province, embrasser le cher petit.

Puis, peu à peu, elle me démontra l'impossibilité de le prendre avec nous, de le traiter sur le même pied que les enfants que nous aurions: elle parlait même des devoirs d'un père envers sa famille, elle invoquait le bon sens. Il fallait être bon, disait-elle, mais on n'avait pas le droit de sacrifier l'avenir...

Et je me laissai prendre à toutes ces méchantes raisons, uniquement basées sur l'égoïsme. Je l'aimais, follement, sottement: je n'avais plus de volonté devant elle.

Hélas! quelle abominable désillusion quand elle fut ma femme!

Ce qu'elle avait cherché en moi, c'était une situation, une vie facile, la possibilité de jouer à la grande dame.

Toutes ces choses, je ne les ai bien comprises que plus tard. Elle faisait accepter tout, calmait mes colères par un sourire, arrêtait, par une caresse, les reproches sur mes lèvres; elle m'aveuglait, en un mot.

Dans la journée, seul à mon bureau, je pouvais réfléchir, prendre des résolutions de me montrer plus ferme; en quelques minutes, le soir, elle effaçait tout cela. J'étais un enfant, un jouet entre ses mains.

Elle m'avait promis les joies de la famille, des enfantes; et elle se refusait à devenir mère,—je vais vous donner la un détail monstrueux,—elle se refusait à devenir mère, parce qu'elle avait peur de voir sa taille se déformer. Quant à mon neveu, elle ne voulait plus entendre parler de lui et commençait même à trouver qu'il nous coûtait bien cher.

Cela dura des années: j'étais un mari faible, peut-être ridicule, et, cependant, je l'avoue, à ma honte, j'étais heureux, l'amour de cette femme perverse emplissait ma vie. Elle avait étouffé en moi les sentiments rigoureusement honnêtes; oui, j'étais heureux de l'existence mauvaise qu'elle nous faisait mener.

Le temps vint, cependant, où je me trouvai dans l'impossibilité de satisfaire à tous les caprices de ma femme. Tant qu'il ne s'était agi que de toilettes, de plaisirs, de fêtes, j'avais pu y suffire. Quand mes appointements étaient trop tôt mangés, je faisais, la nuit, des besognes supplémentaires; il m'arrivait même de tenter à la Bourse, quelques opérations qui réussissaient généralement; j'étais entré dans la mauvaise voie.

Ma femme fut prise enfin de la folie, ou, du moins, je crus qu'elle était prise de la folie des bijoux: je ne soupçonnai même pas le piège abominable qu'on me tendait

Et pour offrir des diamants à cette malheureuse, je volai....

Oui, je volai! Moi!.... moi!....

L'ancien caissier se cacha le visage dans les mains, et pendant quelques minutes, les deux amis, aussi émus que lui, l'entendirent sangloter.

Puis, le visage encore couvert de larmes, il reprit:

—Vous étiez jeune, monsieur Labadié, mais vous devez vous souvenir de ce vol qui causa un effroyable scandale!

—Oui, dit Jérôme.

—Comment ne devinai-je pas alors la vérité? Il fallait être aveugle pour ne pas remarquer cette coïncidence insensée: le vol commis un soir; et, le lendemain, l'examen de ma caisse demandé subitement par M. Herbelin, qui ne vérifiait habituellement mes livres que tous les semestres.

—Que voulez-vous dire? s'écria Jérôme tout inquiet.

—Ceci: c'est que j'ai été victime d'une abominable combinaison! Je n'ai pas compris alors; et, au cours du procès, j'ai eu la naïveté d'écrire une lettre à ma femme, pour la supplier de me pardonner le déshonneur que j'avais fait sur notre nom, car j'étais assez sot, assez aveugle pour m'imaginer qu'elle garderait notre nom, qu'après ces cruels événements elle deviendrait enfin la mère de mon neveu.... Imbécile! je gênais tout bonnement ma femme et son amant....

—Son amant! balbutia Jérôme, qui pressentait la vérité.

—Eh! oui, son amant, M. Herbelin...

—Etes vous bien sûr?...

—Je n'y ai que trop réfléchi pendant ma longue captivité; j'ai revu ma vie, je me suis rappelé une foule d'incidents qui ne peuvent me laisser aucun doute. Je gênais ma femme; et, grâce à la complicité de M. Herbelin, elle s'est débarrassée de moi.... Et c'est cette pensée qui m'a le plus cruellement fait souffrir dans ma prison!

J'ai voulu douter, j'ai essayé de défendre ma femme contre mes soupçons.

Non! non! Ils étaient bien coupables tous les deux.

Et jamais un mot de cette femme, jamais un souvenir!

Tout d'abord, comme on apportait quelques douceurs à ma situation, comme je recevais de l'argent, je crus que ma femme avait pitié de moi, et je lui en étais reconnaissant!.... Imbécile!.... C'est d'une personne inconnue que me venaient ces bontés! Une personne étrangère, dont on a toujours refusé de me dire le nom, faisait ce que ma femme ne songeait sans doute même pas à faire.

Et je n'eus plus de ses nouvelles qu'au moment où la loi du divorce lui permit d'élever entre nous une barrière infranchissable! Elle prenait ses précautions pour être bien complètement débarrassée de moi le jour où l'on me rendrait la liberté.

Franchement, messieurs, suis-je le misérable qu'on a dit?

—Certes, s'écria Harry, vous avez été bien plus un malheureux qu'un coupable! Et, maintenant, je vais vous dire...

Jérôme interrompit vivement son ami.

—Attends encore!

Puis, s'adressant à l'ancien caissier:

—Monsieur, votre histoire, que nous croyons vraie à peu près sur tous les points, nous a profondément émus. Et la Providence a si bien dirigé les choses que vous venez de la dire aux deux personnes qui peuvent vous être le plus utiles en ce monde, aux deux personnes qui sont le plus disposées à vous pardonner une heure d'oubli; vous me comprendrez tout à l'heure.... Mais veuillez d'abord nous faire connaître quelles sont vos intentions pour l'avenir?

—Mes intentions! Je suis seul juge, monsieur!....

—Peut-être pas; ne nourrissez-vous pas quelque projet de vengeance?

—N'en aurais-je pas le droit? répliqua Sandrac avec un terrible geste.

—Sans doute; mais enfin, parlez-nous franchement comme si nous étions de vieux amis pour vous; je vous jure que dans votre cruelle situation, vous ne pouvez pas avoir de meilleurs amis que nous! Quelles sont vos intentions?

Sandrac réfléchit quelques secondes; puis, d'une voix grave:

—Je veux d'abord savoir ce qu'est devenu mon neveu, mon enfant, ce qu'on a fait pour lui! Depuis ce matin, mon cœur, qui était altéré de vengeance, s'est amolli; et, au milieu de vous, j'ai senti diminuer ma rancune. Ma femme aurait-elle recherché son épouvantable conduite à mon égard en élevant mon enfant, qui doit être un homme aujourd'hui.... Ou bien, l'a-t-elle abandonné?.... Pourriez-vous, interrogea-t-il en tremblant, m'aider à le retrouver?....

IV

PAUVRE MÈRE!

Cette fois, ce fut Harry qui répondit.

—Il se pourrait, monsieur, que nous puissions vous y aider....

—Vous sauriez ce qu'il est devenu? interrogea le caissier avec une émotion inexprimable. Ah! dites-moi bien vite qu'il a porté son nom mieux que moi, que c'est un honnête homme enfin!

—Si c'est celui que nous croyons, déclara Jérôme en souriant, vous aurez le droit d'être fier de lui.

—Merci, grand Dieu! Mais, hélas! s'il est tel que vous le dites, il rougira de moi, il me repoussera....

—Non, non, dit Harry, les larmes aux yeux. Mais, que lui diriez-vous, si vous vous trouviez en face de lui?

—Je lui apprendrais la vérité, courageusement je implorerais de lui mon pardon.... Et après lui avoir remis cette enveloppe qui contient les dernières volontés de sa mère, j'aurais la force de disparaître, pour ne pas gêner son avenir.....s'il l'ordonnait!

—Les dernières volontés de ma mère! s'écria Harry en s'emparant de l'enveloppe. Ma pauvre mère!....

..Votre mère, monsieur!

—Ah! mon oncle, vous qui, sans la fatalité, m'auriez servi de père, ne craignez pas de revoir votre enfant, car il vous aime et vous respecte comme vous le méritez!

Et c'est alors que mon pauvre neveu, mon enfant fut écarté avant même mon mariage. Cette misérable femme avait commencé par me promettre tout ce que je désirais; elle avait poussé l'hypocrisie jusqu'à aller avec moi, en province, embrasser le cher petit.

Puis, peu à peu, elle me démontra l'impossibilité de le prendre avec nous, de le traiter sur le même pied que les enfants que nous aurions: elle parlait même des devoirs d'un père envers sa famille, elle invoquait le bon sens. Il fallait être bon, disait-elle, mais on n'avait pas le droit de sacrifier l'avenir...

Et je me laissai prendre à toutes ces méchantes raisons, uniquement basées sur l'égoïsme. Je l'aimais, follement, sottement: je n'avais plus de volonté devant elle.

Hélas! quelle abominable désillusion quand elle fut ma femme!

Ce qu'elle avait cherché en moi, c'était une situation, une vie facile, la possibilité de jouer à la grande dame.

Toutes ces choses, je ne les ai bien comprises que plus tard. Elle faisait accepter tout, calmait mes colères par un sourire, arrêtait, par une caresse, les reproches sur mes lèvres; elle m'aveuglait, en un mot.

Dans la journée, seul à mon bureau, je pouvais réfléchir, prendre des résolutions de me montrer plus ferme; en quelques minutes, le soir, elle effaçait tout cela. J'étais un enfant, un jouet entre ses mains.

Elle m'avait promis les joies de la famille, des enfantes; et elle se refusait à devenir mère,—je vais vous donner la un détail monstrueux,—elle se refusait à devenir mère, parce qu'elle avait peur de voir sa taille se déformer. Quant à mon neveu, elle ne voulait plus entendre parler de lui et commençait même à trouver qu'il nous coûtait bien cher.

Cela dura des années: j'étais un mari faible, peut-être ridicule, et, cependant, je l'avoue, à ma honte, j'étais heureux, l'amour de cette femme perverse emplissait ma vie. Elle avait étouffé en moi les sentiments rigoureusement honnêtes; oui, j'étais heureux de l'existence mauvaise qu'elle nous faisait mener.

Le temps vint, cependant, où je me trouvai dans l'impossibilité de satisfaire à tous les caprices de ma femme. Tant qu'il ne s'était agi que de toilettes, de plaisirs, de fêtes, j'avais pu y suffire. Quand mes appointements étaient trop tôt mangés, je faisais, la nuit, des besognes supplémentaires; il m'arrivait même de tenter à la Bourse, quelques opérations qui réussissaient généralement; j'étais entré dans la mauvaise voie.

Ma femme fut prise enfin de la folie, ou, du moins, je crus qu'elle était prise de la folie des bijoux: je ne soupçonnai même pas le piège abominable qu'on me tendait

Et pour offrir des diamants à cette malheureuse, je volai....

Oui, je volai! Moi!.... moi!....

L'ancien caissier se cacha le visage dans les mains, et pendant quelques minutes, les deux amis, aussi émus que lui, l'entendirent sangloter.

Puis, le visage encore couvert de larmes, il reprit:

—Vous étiez jeune, monsieur Labadié, mais vous devez vous souvenir de ce vol qui causa un effroyable scandale!

—Oui, dit Jérôme.

—Comment ne devinai-je pas alors la vérité? Il fallait être aveugle pour ne pas remarquer cette coïncidence insensée: le vol commis un soir; et, le lendemain, l'examen de ma caisse demandé subitement par M. Herbelin, qui ne vérifiait habituellement mes livres que tous les semestres.

—Que voulez-vous dire? s'écria Jérôme tout inquiet.

—Ceci: c'est que j'ai été victime d'une abominable combinaison! Je n'ai pas compris alors; et, au cours du procès, j'ai eu la naïveté d'écrire une lettre à ma femme, pour la supplier de me pardonner le déshonneur que j'avais fait sur notre nom, car j'étais assez sot, assez aveugle pour m'imaginer qu'elle garderait notre nom, qu'après ces cruels événements elle deviendrait enfin la mère de mon neveu.... Imbécile! je gênais tout bonnement ma femme et son amant....

—Son amant! balbutia Jérôme, qui pressentait la vérité.

—Eh! oui, son amant, M. Herbelin...

—Etes vous bien sûr?...

—Je n'y ai que trop réfléchi pendant ma longue captivité; j'ai revu ma vie, je me suis rappelé une foule d'incidents qui ne peuvent me laisser aucun doute. Je gênais ma femme; et, grâce à la complicité de M. Herbelin, elle s'est débarrassée de moi.... Et c'est cette pensée qui m'a le plus cruellement fait souffrir dans ma prison!

J'ai voulu douter, j'ai essayé de défendre ma femme cont